

Zeitschrift: Générations
Herausgeber: Générations, société coopérative, sans but lucratif
Band: - (2018)
Heft: 99

Artikel: Vivre, discuter et boire du bouillon du poule
Autor: Châtel, Véronique
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-830809>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Vivre, discuter et boire du bouillon du poule

A 90 ans, Marceline Loridan-Ivens, l'ex-fille de Birkenau continue de profiter de son rab' de vie. En témoigne son nouveau livre tonique et joyeux.

Marceline Loridan-Ivens, née Rozenberg, habite depuis soixante ans le même appartement à Saint-Germain-des-Prés. Quelques étages au-dessus de son éditeur, Grasset. Alors, même si elle ne voit presque plus — «Je devine que vous êtes brune et plutôt vêtue de sombre» —, elle gère parfaitement l'arrivée d'une personne inconnue chez elle. Y compris lorsqu'il s'agit de lui servir à boire. «Du jus de grenade, cela vous dit? Ou alors du vin!» Chaque chose est à sa place et certaines depuis longtemps. Récemment, elle a retrouvé une petite valise en carton bouilli. Et, comme sa vue ne lui permet plus de voyager — ce qu'elle a fait abondamment, en tant que coréalisatrice de son deuxième mari, Joris Ivens, et réalisatrice de ses propres films et de ses documentaires — ni de sortir marcher dans les rues de Paris, elle s'est lancée dans un voyage intérieur. L'ouverture de la valise — contenant un important courrier d'amis, d'amants, de notes éparées rédigées sur des tickets de métro ou de brasserie — l'y a aidée. Toute sa vie de femme a ressurgi d'un coup. Et elle a eu envie de la partager. Avec l'aide de la journaliste et romancière Judith Perignon, — «qui a le talent de n'écrire que mes mots», souligne Marceline — elle s'est donc lancée dans le récit de sa vie après les camps d'extermination. Dans la suite de son précédent succès, *Et tu n'es pas revenu* (Grand Prix des lectrices de Elle 2015), magnifique ode à son père.

Arrachée à sa vie d'adolescente

Marceline Loridan-Ivens a été arrêtée avec son père en mars 1944, puis déportée avec lui, dans le même wagon,

un mois plus tard, après avoir transité par Drancy. «Toi, tu reviendras peut-être parce que tu es jeune, moi je ne reviendrai pas», lui a-t-il lancé, prophétique. «Sa chère petite fille», qui avait 15 ans, mais prétendu en avoir 18 pour ne pas être immédiatement envoyée à la chambre à gaz et à qui il réussit, après quelques semaines d'internement, à lui faire parvenir un billet qui commence par ces mots: «Chère petite fille», est revenue en effet. Lui non. «J'aurais tant voulu que notre famille se reconstitue. Mais cela a été une destruction. Deux de mes frères et sœurs se sont suicidés par la suite. Quant à moi, il m'a fallu tellement d'années pour me reconstruire.»

Quand Marceline revient à Paris, en mai 1945, à l'Hôtel Lutetia où sont



« Dans la France libérée, personne ne voulait nous entendre »

MARCELINE LORIDAN-IVENS

recueillis tous les déportés rapatriés, personne ne l'attend. Dans la voix de sa mère à qui elle téléphone, elle devine le regret que ce soit elle qui soit rentrée et pas son père. «Si j'avais été plus âgée, je ne serais pas retournée dans la demeure familiale où je ne me sentais pas la bienvenue. Mais où aller? Je me souviens de la solitude immense dans laquelle je me suis trouvée, alors.» Coupée des copines de déportation, notamment de Simone Veil, rencon-

trée à Birkenau, «avec laquelle j'aurais pu échanger sur ce que nous avons vécu. Car, dans la France libérée, personne ne voulait nous entendre. La seule question que ma mère m'a posée, c'est si je n'avais pas été violée par les nazis, auquel cas, elle n'aurait pas pu échafauder un bon mariage pour moi.»

Le savoir avec un grand «S»

Marceline comprend vite que, si elle veut s'en sortir, elle doit quitter sa famille. Elle se marie très jeune, avec Francis Loridan. «Il n'aurait pas dû m'épouser. J'étais alors un petit être farouche et cassant. Lorsque je l'ai rencontré, je sortais d'un sanatorium en Suisse où j'avais soigné une tuberculose et une seconde tentative de suicide.» Sa vie professionnelle appelant Francis à l'étranger, Marceline reste seule à Paris, et se lance dans la reconstruction d'elle-même. Cela passe par un appétit sans borne pour le savoir avec un grand «S». «En me déportant, on m'avait arrachée à l'école.»

Tout en cumulant les petits boulots pour gagner sa vie, elle dévore les livres importants en philosophie, sociologie, littérature... Et elle hante Saint-Germain-des-Prés, quartier alors très cosmopolite où l'on pouvait refaire le monde sur une terrasse de café. Marceline est jolie, piquante, libre: elle plaît aux hommes. L'écrivain Georges Perec sera fou d'elle. «Mais il m'aimait pour de mauvaises raisons: parce que je revenais d'Auschwitz, là où sa mère avait disparu.» Or, Marceline veut qu'on l'aime pour elle. Pas pour ce qu'elle a vécu. D'ailleurs, elle porte des manches longues pour dissimuler le chiffre tatoué sur son avant bras. Jamais elle ne parle de son passé. Qui, pourtant, pèse dans ses rencontres amoureuses. «J'ai longtemps fui mon propre corps. Sa mise à nu est à jamais associée pour moi à la possibilité d'un verdict de mort. Jamais avant le camp, je ne m'étais déshabillée



*« C'est quand on
commence à baisser
les bras que la mort
s'approche »*

MARCELINE LORIDAN-IVENS

devant quelqu'un ; jamais, je n'avais vu le corps de femmes nues. Et, soudain, nous avons été mises à nu et tondues, toutes ensemble sous les yeux des nazis. Cela m'a paru comme une sorte de viol collectif. Tellement humiliant. Tellement blessant.» Marceline aurait aimé partager avec ses anciennes camarades de déportation cette difficulté à ne plus ressentir son corps comme un morceau de bois et à éprouver du plaisir. Mais toutes se sont tues sur le sujet. Elles me répondaient : «J'aime mon mari!» Ce n'était pas la question.» Il faudra 15 ans à Marceline pour renouer avec la volupté.

Rester debout quoi qu'il arrive

Dans sa quête, elle rencontre le réalisateur d'origine hollandaise,

Joris Ivens, de trente ans son aîné, avec lequel elle retrouve équilibre et confiance en elle et expérimente une manière anticonventionnelle d'aimer : sans le sens de la propriété. Ils s'autoriseront à cultiver chacun leur jardin secret. «J'espère que mon parcours inspirera les jeunes femmes d'aujourd'hui, tellement exclusives», rigole Marceline. Qui voudrait transmettre aussi ses préceptes de vie qui l'ont nourrie et tenue debout : oser ne pas penser comme les autres, ne jamais renoncer, même à porter des semelles compensées à 90 ans. «C'est quand on commence à baisser les bras que la mort s'approche.» Son tatouage aussi, Marceline, aimerait le transmettre. Comme elle n'a pas d'enfant, elle l'a

proposé à une jeune femme croisée à Jérusalem. «Il faut continuer de transmettre cette histoire-là.»

Le clocher de l'église Saint-Germain-des Prés, égrène 19 heures. Et des amis l'appellent qui s'annoncent pour dîner. «C'est l'un de mes plus grands plaisirs actuels : passer du temps avec mes amis, discuter et boire du vrai bouillon de poule.»

VÉRONIQUE CHÂTEL

L'amour après,
Marceline Loridan-Ivens avec
Judith Perrignon,
Editions Grasset

